

comme un sujet d'étude ou peut-être même de thèse à quelques-uns de ses nombreux disciples, comme un point intéressant d'histoire de la pédagogie.

M. Gaston Boissier, si j'ai bien compris, attribue la Révolution française, qui semble bien être à ses yeux une catastrophe ou tout au moins un phénomène regrettable, à une décadence des études classiques qui aurait été la conséquence de l'expulsion des jésuites par Choiseul. Il est fort à craindre que la Révolution française ne soit pas aussi familière que l'archéologie et l'épigraphie latines à l'auteur de *Cicéron et ses amis* et de la *Religion romaine*, et qu'il ne connaisse que d'assez loin les hommes de la Révolution ; je ne parle pas seulement des acteurs en vue à la Constituante ou à la Convention, mais des rédacteurs des cahiers, des membres des districts ou des sections de Paris, des directoires des départements, des municipalités des villes ; mais l'énorme majorité de tous ces gens-là avaient une forte culture, toute latine. Ce n'étaient pas généralement, autant qu'on en peut juger, des hellénistes, et s'ils avaient beaucoup lu Plutarque, il est clair que la plupart s'étaient contentés d'une traduction latine ou même française ; mais la décadence des études grecques étaient bien antérieure à l'expulsion des jésuites qui n'avaient pas, que l'on sache, beaucoup lutté pour la conjurer.

Pour le reste, les hommes qui ont joué un rôle dans la Révolution étaient tout imprégnés de l'éducation classique. Ils l'étaient à un point qui souvent nous fatigue et nous rebute quand nous les relisons. Leurs discours, leurs écrits, leur correspondance même, administrative ou personnelle, fourmillent de souvenirs de collège, d'allusions à l'histoire romaine et à la mythologie, de mouvements pathétiques qui sont des réminiscences plus ou moins heureuses des *Conciones*. Les plus brillants n'ont pas besoin qu'on gratte longtemps leur éloquence pour laisser disparaître le lauréat de discours latin, et les plus ternes sont encore des forts en thème.

Et ce n'est pas là un caractère spécial à un parti. On pouvait citer du latin à la Convention, et l'on n'avait pas besoin de chercher une excuse comme Léon Say alléguant, il y a peu d'années, que c'était pour faire plaisir à Reinach. Personne ne s'en offusquait, pas plus les Montagnards que les Girondins ou que les hommes de la Plaine. Si l'on n'en avait pas cité à la tribune, il était au moins de bon goût, quand on faisait imprimer son discours pour le distribuer à ses collègues, d'y mettre quelque épigraphe de Juvénal ou de Tacite.

Dans ces assemblées, recrutées dans le barreau et la magistrature pour la moitié environ, dans le clergé, parmi les médecins, les savants, les professeurs, les hommes de lettres pour une portion considérable encore, presque tous pouvaient citer le collège où ils avaient parcouru tout le cycle de l'enseignement secondaire. Qu'on prenne la liste des hommes qui ont préparé dans les sections la Révolution du 10 août, on y trouvera des marchands, et cela ne prouve pas que tous fussent restés